



RECUEIL
DE CHANSONS;
ARIETTES ET ROMANCES
CHOISIES,

01R
253

et chantées par BATIS,
*CHANTEUR habituel de Paris, et
des Fêtes du Gouvernement,*
dont plusieurs composées par lui.



L'ÉLOGE DES FILLES DE TROYES.

AIR: *Du chemin de Fontainebleau.*

Qui peut m'attirer des blâmes,
Je veux dire avec raison
A Troyes les filles, les femmes
Sont toujours sur un bon ton, (bis.)
Ce n'est pas la flatterie,
Si d'elles je parle bien,
Mais c'est qu'elles sont jolies
De tournure et de maintien,
C'est fort bien et très bien,
Les filles de Troyes sont bien.

Dans l'ardeur qui me transporte,
Parcourant de tous côtés,
Partout où ma vue se porte
C'est plaisir et volupté. (bis.)

(2)

Examine les fileuses,
Par leurs p'tits airs engageant,
Les tourneuses et les videsuses
Par leurs beaux yeux séduisant,
Le maintien leur va bien;
Les fileuses sont très-bien.

Sur le mail je rencontre
Un joli petit tendron,
Je m'approche, je me montre,
Elle me dit, filez donc.
Je lui dis, belle pour plaire,
Vous avez candeur, beauté;
Monsieur, venez chez ma mère,
Si c'est pour vous marier,
Vous verrez, vous verrez
Si l'on veut vous accepter.

Je suis tisserand d'origine,
Pour l'honneur de mon métier,
Le plus souvent je raffine
C'est l'usage d'un ouvrier.
Si tu veux, belle Julie,
Accepter mon doux serment,
Ta maman veut qu'on nous lie,
Et nous aimer tendrement;
File bien et va bien
Et ma navette ira bien.

Vive à jamais pour la vie
Le noble état de tisserand,
Métier et caribari,
Et la navette à l'instant.
Mes amis, avec courage,
Chantons le verre à la main;
Pour nous quel heureux présage,
Bacchus nous donne du vin,

(bis.)

(bis.)

(bis.)

(3)

Buvons bien, chantons bien,
Et la navette ira bien.

Par BATIS, de Paris.

LE CARACTÈRE DE MA FEMME.

Air : Du quatrième étage.

Ma femme est un peu lunatique;
Elle a cent caprices divers;
Son esprit presque diabolique
Met souvent le mien à l'envers,
Malgré son humeur importune,
Et malgré ses emportemens,
Quand elle est dans sa bonne lune,
Ma p'tit' femme a de bons momens.

En s'éveillant elle querelle
Tout ce qui n'est pas éveillé;
Et comme je couche avec elle,
Je suis le premier querellé.
Je la caresse et je l'embrasse,
Et quand, dans mes embrassemens,
Son besoin de crier se passe,
Ma p'tit' femme a de bons momens.

De babiller elle raffolle,
Veut-on blanc, ma femme veut noir;
C'est un vrai moulin à parole
Qui tourne du matin au soir.
A trop parler sa voix s'altère
Et lui manque de temps en temps;
Quand elle parvient à se taire,
Ma p'tit' femme a de bons momens.

Partout c'est madame j'ordonne,
C'est son sort de commander;

Elle n'obéit à personne,
 Tout le monde doit lui céder.
 Quand elle est par quelques mépris,
 Dupe de ses emportemens,
 Pour couvrir un peu ses sottises,
 Ma p'tit' femme a de bons momens.

Je crois pourtant bien qu'elle m'aime,
 Et ne veut pas en convenir;
 Que contrariante à l'extrême,
 Ma femme feint de me haïr.
 Elle n'est pas toujours tigresse,
 Car enfin chacun a ses sens;
 Lorsque dans mes bras je la presse,
 Ma p'tit' femme a de bons momens.

De doux baisers elle me donne,
 Et pour me marquer du regret,
 Ces baisers sont, par la friponne,
 Reconverts d'un petit soufflet.
 Je la menace, elle se sauve
 Au travers des appartemens;
 Quand je la rejoins dans l'alcove,
 Ma p'tit' femme a de bons momens.

Quoique ma femme soit cruelle,
 Je la trouve bonne pour moi,
 Elle est et me sera fidèle,
 J'en suis sûr, et voici pourquoi;
 Ce qui m'assure sa constance,
 C'est que parmi tous les galans,
 Aucun n'aura la patience
 D'attendre un de ses bons momens.

F I N.

LE VÉRITABLE AMI.]

J'IGNORE ce que l'amour me destine,
 Mais l'amitié me dit en ce séjour;
 Lindorf, Lindorf, oublie ta Caroline,
 Et que l'honneur t'emporte sur l'amour.
 Je ne dois plus d'une crainte imprudente
 Importuner l'Eternel aujourd'hui;
 Qui je perdrais le cœur de mon amante,
 Pour conserver celui de mon ami. (ter.)

Jeunes amans que le désir enflamme,
 A votre amour gardez-vous d'obéir,
 On peut aimer, adorer une femme,
 Mais un ami nous devons le chérir.
 Consacrons tout aux sentimens durables:
 Dans ce siècle où l'on aime à demi,
 Vous trouverez mille femmes aimables,
 Avant que de rencontrer un ami.

Dans le forcé travers l'existence
 En voyageant dans l'ombre de la nuit,
 Et l'existence en ces lieux semble éteinte;
 L'oiseau nocturne à mon aspect s'enfuit;
 Un cri plaintif vient frapper mon oreille,
 Et répétait dans son mortel ennui:
 Dans la nature tout repose et sommeille,
 Lorsque je pleure la perte d'un ami.

Dans la douleur et la monotonie,
 Un malheureux coule de tristes jours;
 Plongé dans la plus affreuse insomnie,
 On le fuit, on le délaisse toujours.
 Pourquoi faut-il qu'étant dans la misère,
 D'un seul parent on ne soit plus chéri?
 On se console, on respire, on espère,
 Confiant ses maux au secret d'un ami.

(2)
Jeunes beautés, l'on vous fait un outrage,
Quand à mon sexe on donne de l'encens :
Fidèle ami peut être amant volage,
C'est de Lindorf tous les vrais sentimens.
Ah ! puisse un jour, à mon heure dernière,
Dans mon tombeau pour toujours endormi,
Lorsque mon corps sera mis en poussière,
Soit arrosé des larmes d'un ami.

Par FOURNIER, de Soissons.

L'ABONDANCE DU VIN DE 1818.

Air : Pierrot partant pour la guerre.

ALLONS. Enfans de Grégoire ;
Vrais disciples de Bacchus,
Apprétez-vous à bien boire
La vigne est pleine de jus ;
Habitans de chaque ville,
Amis de tous les cantons,
Venez, quittez votre asile
Pour aider aux vigneronns,

(bis.)

Courez tous
Et vous boirez du vin doux.
L'abondance de la treille,
Des plaines et côteaux
Va de sa liqueur vermeille
Remplir enfin nos tonneaux ;
La vendange dans la cuve
Répand déjà sa vapeur,
C'est comme le Mont-Vésuve ;
On sent de loin sa chaleur :
Venez voir
Couler le vin au pressoir.

(bis.)

(3)
De ce bon vin sans mélange
En perdre est-il à propos ?
Simon a plus de vendange
Hélas ! qu'il n'a de tonneau ;
Mais, faisant les pressorailles,
Offrons au père Simon
Nos ventres pour des futailles ;
Puisqu'il en manque, dit-on,

(bis.)

Buvons bien
Afin qu'il ne perde rien.
Dans peu dehors des barrières,
Tout en chantant riguingo,
Les compères, les commères
Boiront à tire-larigot.
Fleins de vin et bonne chère,
Ne soyez pas étonnés
De les voir bêcher la terre
A plat ventre avec leur nez :

(bis.)

C'est égal,
Cela ne fait pas grand mal.
Si Mélange, à la guinguette,
Nous voyant eastibrouilli,
Veut nous mettre en vinaigrette
Comme un morceau de bouilli,
Evitons cela, mes frères,
Car les vins de l'an passé
Sont bons à rincer les verres ;
Ou remplir plus d'un fossé ;

(bis.)

Du buveur
Ils ont trop aigri le cœur.
Un franc buveur en cadence
Faisant le pas de six sol,
N'inspire de méfiance,
Chantant comme un rossignol ;
En ville quand le vin entre

(4)

Pour ne pas payer deux fois,
Lui le passant dans son ventre
Les commis perdent leurs droits ;

C'est fort bien, (bis.)
Qui ne voit rien, ne dit rien.

Dans l'ardeur qui le transporte,
En malin contrebandier,
Joyeux du vin qu'il apporte,
Met en l'air tout son quartier ;
D'un vrai diable-avec ses cornes
Les voisins sont émuovés ;
Il déracine les bornes
Et renforce les pavés ;

Le bon vin, (bis.)
Le rend fort comme un lutin.

Par AUBERT.

LE PORTRAIT.

PORTRAIT charmant, portrait de mon amie
Cage d'amour par l'amour obtenu,
Ah ! viens m'offrir le bien que j'ai perdu,
Te voir encore me rappelle à la vie.

Où, les voilà ces traits, ces traits que j'aime,
Son doux regard, son maintien, sa candeur,
Lorsque ma main te presse sur mon cœur,
Je crois encore y presser elle-même.

Non, tu n'as pas pour moi les mêmes charmes,
Muet témoins, de mes tendres soupirs ;
En retraçant nos fugitifs plaisirs ;

Cruel portrait, tu fais couler mes larmes.

Pardonne moi mon injuste langage,
Pardonne aux cris de ma vive douleur ;
Portrait charmant, tu n'as pas le bonheur,
Mais bien souvent tu m'en offres l'image.

FIN.

LES JOLIES FERMIÈRES

CHANSON DÉDIÉE AUX CHAMPENOISES,

AIR : Du Petit Hermitage.

JE ne vois dans aucun pays
De la belle campagne,
Peuple plus gai, plus réjoui,
Que la Brie, la Champagne ;
Les garçons y sont francs et ronds
Et les filles légères,
Chantons, chantons dans nos chansons
Les petites fermières.

Gentil minois et l'œil fripon,
Le plus joli corsage
Avec ça le plus joli ton
Des filles du village,
Elles conservent en dansant
La taille leste et fière ;
Voici le portrait séduisant
Des petites fermières.

L'amour rend le garçon galant
Et la fille enjouée,
Colin prend un ton agaçant
Avec sa bien-aimée ;
Soyez sensible à mon discours ;
Ne soyez pas sévère,
Je suis les avis de l'amour,
Ma petite fermière.

Quoi, Monsieur, vous me poursuivez,
Lui répondit la fille,
— J'irai partout où vous irez,
Vous êtes si gentille.
— Vous m'aimez donc ? — hé, oui vraiment
Votre belle manière,

(2)

Doit bien enflammer un amant
Ma petite fermière.

Après cela nos deux amans
Sortirent du village
Et se firent les doux sermens
Que l'on fait au jeune âge ;
Il reçut d'elle un doux baiser,
Mais en garçon sincère,
Il dit qu'il voulait épouser
La petite fermière.

Couplet du Chanteur.

C'est le chanteur qui composa
Cette chanson légère,
Et sur la place il la chanta
Pour tâcher de vous plaire ;
Il espère que les amans
Seront de caractère,
A chanter les couplets charmans
Des petites fermières.

Par MORAINVILLE.

PROMESSE D'AMOUR.

PASTORALE.

Air de la Barque à Caron.

Assis près d'un antique chêne,
Lubin, en gardant ses moutons,
Répétait d'aimables chansons,
Pour captiver le cœur d'Hélène ;
Il chantait le Dieu des Amours,
Et promettait d'aimer toujours.
Mais le bel écho de la plaine,
Vers la belle porte soudain,

(3)

Pour captiver le cœur d'Hélène ;
Et la belle au Dieu des Amours
Fit promesse d'aimer toujours.

En s'approchant ils se le dirent,
Se faisant de tendres aveux,
Et l'amour les rendit heureux ;
D'un bon accord tous les deux firent
Le serment du Dieu des Amours
Promettant de s'aimer toujours.

A vous bergers, et vous bergères
A qui l'Amour dicte des loix,
De l'hymen écoutez la voix,
Faites-vous des aveux sincères,
Promettez au Dieu des Amours
Que vous vous aimerez toujours.

Par MORAINVILLE.

LA SERVANTE PARVENUE.

Air de la Palisse.

Ma mère, j'vous écris,
Qu'j'somme pus servante ;
Le vieux Richard chez qui j'suis
Veut que j'sois l'élégance ;
Y dit qui veut m'épouser,
Las d'être célibataire ;
J'srais ben bête d'le refuser, Ma mère, etc.
Y m'fait son héritière.
Pour moi, c'est un fameux coup,
Une aut' bonn' me remplace ;
J'n'ons pus rien à faire en tout
Qu'a m'mirer dans un' glace. Ma mère.
Quand j'ordonne ou quand j'dit j'veux,
D'm'obéir on s'empresse ;



(4)

A moi seul j' comp' pour deux
 D' puis que j' suis la maîtresse. Ma mère.
 Pour mon intérêt caché
 Je m' charge d' la dépense ,
 J'em'm' nons la bonne au marché
 D' peur qu'à n' Fass' danser l'anse. Ma mère.
 J' savous ben qu' j'ons des appas ;
 Mais sans t'être imbécile ,
 Qu'en dommag' qu' je n' parlons pas
 Comme on parle à la ville ! Ma mère, etc.
 J'ons mis t'en port' not' laquais ,
 Qui s' parmit comme un drôle
 De m' dir' que j' parlions l' français
 Comme un' vache espagnole. Ma mère, etc.
 Je n' pouvons l' dissimuler ,
 J'ons l'accent d' not' village ;
 Mais j' vas t'apprendre à parler
 Comme un s'riu dans un' cage. Ma mère, etc.
 C'est pourquoi j' vous renvoyons
 Pour vous , ou pour Suzette ,
 Un paquet d' mes vieux chiffons ,
 Car j'ons not' fortun' faite. Ma mère.
 Si vous y'nez m' voir à Paris ,
 (Comme y faut que j' sois fière) ,
 Voyant du monde au logis ,
 N'dit's pas qu' vous êt's ma mère. Ma mère.

Par AUBERT.

Vu et permis d'imprimer.

Troyes , ce 8 Janvier 1819.

JEANSON , Commissaire.

A TROYES , de l'Imprimerie de V.^e ANDRÉ.